



## *L'ARGENTÉE*

L'Argentée coule dans mes veines

Dans mes mains quand je caresse les cordes de ma guitare

L'Argentée c'est la lune que j'ai avalée

par une nuit morne sèche quand je l'ai voulue ainsi

L'argentée c'est la pluie en mai

saine et agile et qui tombe en moi

Notre sarabande printanière m'embrasse trempée

haute je suis heureuse

basse je suis triste

L'Argentée      je pleure      L'Argentée

L'Argentée emboîte mon cœur

comme un bijoutier ivre écrasant une cigarette

L'argentée c'est mes lèvres contre la glace

ma langue sur le givre

mon doux staccato

ma robe praline

mon parapluie coincé par une journée ensoleillée

L'Argentée c'est le vent spirituel

qui invite mes yeux au sommeil

sur les pages floues pastel

d'un papillon bâclé

L'Argentée c'est un tour de passe-passe

Des jambes de farfadet qui se repaît d'eau et de citrons

un chœur de mes pensées les plus profondes

le soupçon de mon âme la plus secrète

C'est la toile paralysée

de l'araignée déchue

la vilaine bague en goutte de rosée

qui balafre mon doigt comme de l'acide

le crépuscule qui apporte la nuit sidérale

reposant son écho sur l'aile  
d'une luciole qui boit l'argent de mes yeux

L'Argentée c'est mon écume de mer qui enfle  
la nageoire agitée du poisson rouge qui scintille dans le soleil  
silencieux

L'Argentée, ce sont les fines mèches de mes cheveux  
doublées d'argent spiralant dans l'univers  
L'Argentée me choisit  
comme la lumière des étoiles à l'œil nu

les mots que je saigne sont d'argent  
le temps qui danse des menuets  
sur ma peau sylvestre brisée,  
c'est l'argent dans l'armure d'un lancier

quand mon estomac éclate  
et que je dégorge l'éternité  
l'argent se tient à mes côtés  
caressant la viole

Le poids, le vent, sont soumis  
car ils ne sont que l'argent  
qui pointe vers moi

Mes oreilles sont remplies de rêves d'un lutin  
comme du miel rien que L'Argentée  
quand les jours des troubles de la pucelle s'apaisent  
l'argentée se détache

Mon ventre gonfle  
et il faudra du temps  
mais je sais que plus d'argent  
enfle  
dedans.



SAFIYA SINCLAIR

---

# DIRE BABYLONE

Traduit de l'anglais (Jamaïque)  
par Johan-Frédéric Hel Guedj

BUCHET • CHASTEL

Les noms et les détails permettant d'identifier certaines personnes représentées dans ce livre ont été modifiés.

Titre original : *How to Say Babylon*  
Éditeur original : 37 Ink, Simon & Schuster  
© Safiya Sinclair, 2023

Et pour la traduction française :  
© Libella, Paris, 2024

ISBN : 978-2-283-03825-3

*Pour Ife, Shari, Cataleya et  
Elle qui reste encore à venir*



Le soleil brille mais la vie l'est pas brillante,  
La marmite bouille, mais la bouffe suffit pas  
La rivière déborde mais l'eau est rare,  
La pluie elle tombe mais c'est du sale !

LOUISE « MISS LOU » BENNETT

Sur les rives des fleuves de Babylone,  
Oui, nous pleurions en nous remémorant Sion.  
Aux saules de cette terre  
Nous avons suspendu nos harpes  
Là, ceux qui nous retenaient captifs  
Ont exigé de nous des chants ;  
et nos persécuteurs de la joie :  
« Chantez-nous, réclamaient-ils, l'un des cantiques de Sion ! »  
Mais comment chanterions-nous le cantique du Seigneur  
sur une terre étrangère ?

PSAUMES 137

La réalité caraïbe évoque l'imaginaire le plus fou.

GABRIEL GARCÍA MÁRQUEZ



## SOMMAIRE

<i>Un mot de l'autrice</i>	13
<i>Prologue</i>	15

### I

#### **Budgerigar**

<b>1</b> L'homme qui voulait être Dieu	21
<b>2</b> Le Domaine du merveilleux	32
<b>3</b> La Fille du pêcheur	44
<b>4</b> Femmes impures	74
<b>5</b> Le meilleur est à venir	86
<b>6</b> Révélations	112
<b>7</b> Telle que plie la brindille	132
<b>8</b> Chicken Merry Hawk	146
<b>9</b> Hyde	164
<b>10</b> Une ère d'émerveillement	181
<b>11</b> Papillon de nuit dans l'ombre	187

### II

#### **Méduse**

<b>12</b> Eurydice	203
<b>13</b> La Ceinture rouge	224

14 Fausse Idole	243
15 Le Livre d'Esther	260
16 Pas Hollywood	276
17 Le Feu traversé	289
18 L'Argentée	307

### III

#### Cœur de lion

19 Galatée	321
20 La Danse de Salomé	338
21 Quitter Sequestra	354
22 Le Clan	371
23 Jézabel	389
24 L'Annonciatrice de Babylone	403

### IV

#### Sirène

25 Fille de Lilith	425
26 La Porte rouge	446
27 Iphigénie	460
28 Jumbie Bird	481
29 Moi Femme	502

<i>Remerciements</i>	513
<i>Notes sur l'histoire de Rastafari</i>	521

## *Un mot de l'auteur*

La mémoire est une rivière. La mémoire est un galet au fond de la rivière, et les heures de notre vie l'ont rendu glissant. La mémoire est un affluent, un cours d'eau saumâtre retournant vers l'océan qui l'a rêvé. La mémoire est la mer. La mémoire est la maison sur le sable, à la porte rouge que j'ai franchie, en tâchant de me remémorer l'histoire des vagues.

En racontant cette histoire, j'ai suivi le cours de ma rivière jusqu'au bout, jusqu'à la mer, en marchant au plus près possible de ma mémoire des individus, des lieux et des événements qui ont façonné ma vie. Excepté ceux de ma famille, la plupart des noms et des traits caractéristiques propres aux personnes qui figurent dans ce livre ont été modifiés. Puisse chacun de vous trouver son chemin du retour vers l'eau.



## PROLOGUE

*Immobile ma vie – fusil chargé.*

EMILY DICKINSON

Derrière le voile des arbres, des voix nocturnes chatoyaient. J'étais sous la véranda de la maison familiale, à Bickersteth, aux petites heures d'après minuit, debout à l'orée solitaire de l'être femme, scrutant la mer. À cet instant, mon lieu de naissance, une tache minuscule sur le littoral caché par la forêt inextricable en contrebas, se situait à une trentaine de kilomètres de distance, dans l'obscurité. Quand j'étais petite ma mère m'avait appris à lire les vagues de son rivage aussi attentivement qu'un poème. Rien n'était brisé que la mer ne pouvait réparer, disait-elle toujours. Mais depuis cette bourgade à flanc de colline cernée d'un bataillon de montagnes, notre mer n'était qu'une idée dans le lointain. Je tendais mon visage dans la fraîcheur de l'air et j'écoutais.

La terre d'ici formait le soubassement de notre pays. La campagne jamaïcaine touffue où était née notre première rébellion d'esclaves. Ces montagnes qui s'affaissaient vers la profondeur des terres avaient toujours été notre sanctuaire, ces coteaux et cette craie adoucis par le temps, ces cavités cavernueuses qui ressemblaient à des cockpits envahis par la

broussaille, offrant à la fois un refuge et une forteresse aux asservis qui s'étaient enfuis. Des échos de ces fugitifs demeuraient en suspens dans l'air des grottes les plus impénétrables, où des combattants marrons avaient tendu des embuscades à des soldats anglais incapables de s'orienter en pareil terrain. Les Anglais se hurlaient des ordres, et n'entendaient pour seule réponse dans le dédale de ces poches que les beuglements de leurs propres voix, déformées comme si elles traversaient un sombre ramage de verre, jusqu'à être emportés dans la folie, incapables de faire face à eux-mêmes. À présent, plus de deux siècles après, je sentais le bruissement de la nuit me rendre folle, un frisson de froid me descendre dans les os. Une fille, incapable de faire face à elle-même.

La campagne avait toujours été le domaine de mon père. Reclus au milieu d'imposants mahots bois-bleus et de fougères primitives, c'était là qu'il était né. Là qu'il avait communié pour la première fois avec Jah, répliquant au tonnerre en vociférant. Là qu'il s'était fait appeler pour la première fois Rasta. Là que je regarderais les hommes de ma famille grandir en force tandis que les femmes se diminuaient. Là que ce soir, après des années d'abaissement sous son ombre, j'ai refusé de me diminuer davantage. À dix-neuf ans, toute ma peur avait enfin cédé la place au feu. Pour la première fois, j'ai riposté à mon père, ce qui a suffi à le chasser de la maison, en une crise de fureur. Qu'arriverait-il à son retour, je l'ignorais. Alors que mes frères et sœurs et ma mère dormaient à l'intérieur, effrayés et épuisés par le désastre de cette soirée, j'allais et venais sous la véranda dans le noir, m'efforçant de déchiffrer le pâle bandeau de l'horizon pour savoir ce qu'il allait advenir de moi.

J'observais fixement la nuit au-delà de cette barre de fourrés noirs, et les yeux d'une présence invisible me regardaient. Une présence sinistre. Un brouillard lent s'enroulait en bas dans

la vallée. L'air de l'autre côté de la rue a tremblé, près de la colonne montante où nous remplissions nos seaux d'eau quand les tuyauteries de notre maison étaient à sec. Une femme en blanc a surgi des hautes herbes. Cette femme a fait son apparition comme une mygale mangeuse d'oiseaux sortant lentement de sa toile immense. Son visage, hébété, maculé, m'est apparu comme si c'était le mien. Je suis restée immobile, terrorisée par cette vision de moi-même en vieille femme grise glissant au milieu de la colline dans ma direction, timide et sans voix, vêtue de cette longue robe blanche. Elle avait le front incliné, un foulard blanc noué sur la tête enveloppant ses dreadlocks, et elle marchait en silence sous le regard d'un Rastaman. Toute la colère qui brûlait en moi plus tôt ce soir-là s'était éteinte avec elle. Elle cuisinait, elle nettoyait, elle obéissait à son homme. Pour être l'humble épouse d'un Rastaman. Ordinaire et prévenante. Une voix et des vices qui n'étaient pas les siens. C'était l'avenir que mon père me fabriquait. J'ai serré fort la rambarde froide de la véranda. J'ai alors compris qu'il me fallait trancher la gorge de cette femme. Il me fallait la tailler en morceaux, l'arracher de moi.

Là, j'ai pu voir où les années perturbées de mon adolescence m'avaient menée – à chaque étape que j'avais franchie vers l'être femme, ma soif d'indépendance avait grandi. Plus j'avais découvert ce monde, plus j'avais rejeté la cage que mon père m'avait construite. Là, dans la silhouette décousue de cette femme, j'ai vu, enfin : si je devais me forger ma propre voie, être libre de créer ma propre version de celle qu'elle était, il fallait que je quitte cet endroit. Si je voulais m'affranchir un jour de cette vie, je devais m'enfuir. Comment trouverais-je jamais le moyen d'en sortir ? Par où commencer ? Ici, dans ces mêmes collines qui avaient engendré mon père, jaillissait maintenant la semence de ma propre rébellion.

J'étais appelée à écouter ce que la terre savait déjà. Pour dénouer les heures qui avaient mené à cette nuit catastrophique, il me fallait exorciser le spectre de sa création : je devais d'abord comprendre mon père et l'histoire de notre famille. Pour tailler ma propre voie, je devais d'abord revenir en arrière. Là où la trame de l'île et la chaîne de ma famille nouent un seul et même fil. Je devais le remonter jusqu'à ce que je trouve où a débuté exactement le tissage de cette histoire : des décennies avant ma naissance, avant la naissance de mon père. Avant qu'il n'ait un chant pour cette étrange captivité, et un nom pour ceux qu'il désirait tant brûler. Et avant que je n'aie trop bien appris à prononcer ce nom.

Babylone.

I

# BUDGERIGAR

*Une cage s'en fut à la recherche d'un oiseau.*

FRANZ KAFKA



# 1

## L'homme qui voulait être Dieu

*Tournez-vous vers l'Afrique pour le couronnement  
d'un roi noir, il sera le rédempteur.*

MARCUS GARVEY

Avant la musique est venue la pluie. Familier et inlassable, le torrent se déversait avec force sans donner aucun signe de ralentissement, et la pluie tomberait des heures sur les têtes de centaines de milliers de frères rastas qui avaient envahi le Palisadoes Airport de Kingston où, depuis la pointe de l'aube, ils attendaient cette arrivée inoubliable, en priant pour que l'orage éclate enfin. Certains sont venus pieds nus, d'autres sur des béquilles, d'autres encore entassés sur des camions par familles et tribus entières, le visage encadré d'épaisses crinières de dreadlocks poussant en désordre ou empilés en couronne sur la tête, et partout c'était une masse noire de barbes anarchiques et un puissant hululement de langues. De frère en frère, chacun était galvanisé par un noble but, et la mer des fidèles s'étendait à perte de vue. Pendant que quelques Rastas s'entassaient à l'étage supérieur de l'aéroport pour mieux voir, les frères les plus débrouillards escaladaient les tours de contrôle et des échafaudages, d'autres grimpaient aux branches des rares flamboyants, et toutes leurs fleurs et leurs grandes

feuilles en étaient secouées d'excitation. Les Rastas se pressaient dangereusement contre les barrières de Babylone, se contentant pour l'instant d'observer les policiers armés de baïonnettes en secouant leurs dreadlocks pour les délester de la pluie battante. Animés d'un espoir vibrant, quasi électrique, ils scrutaient le ciel, guettaient l'avion de ligne éthiopien transportant l'homme qu'ils croyaient être un demi-dieu, l'empereur Hailé Sélassié.

En cette matinée humide d'avril 1966, le Premier ministre par intérim et son entourage suivaient la scène qui se déroulait devant eux avec incrédulité. Immobile au-dessus de la foule rassemblée, un épais brouillard de ganja flottait dans l'air comme une stratosphère circonscrite, entêtante. Les ministres s'étaient attendus à la présence de quelques Rastas, mais ils n'avaient pas prévu que tous ceux de l'île se masseraient à Palisadoes, tresses contre tresses. En Jamaïque, aucun visiteur n'avait jamais reçu un tel accueil ; aucun dignitaire, aucune célébrité, pas même la reine Elizabeth II venue en visite officielle un petit mois plus tôt, n'avait été accueilli avec une telle jubilation. L'entourage du ministre avait déroulé un tapis rouge pour l'empereur d'Éthiopie, et délimité par des cordons les rangées de sièges réservés aux VIP, maintenant tous occupés par des membres de Rastafari nullement gênés, le front tourné vers le ciel, scrutant le ciel tonnante. Les Rastas étaient dix fois plus nombreux que les policiers, et alors que la délégation du Premier ministre avait répété une élégante cérémonie pour l'empereur, je les imagine maintenant faisant cercle, pris de panique, tâchant de décider comment improviser un autre protocole d'accueil face au spectacle choquant de ces fous bruyants et pouilleux qui entonnaient des proclamations inintelligibles où Jésus se muait en Rastaman.

Cette légion désordonnée de Rastas venait de très loin, de la pointe la plus occidentale de Negril, des rivages de Lucea et

Savanna-la-Mar, des berges de la Milk River et de la Black River, d'Oracabessa, et des villages reculés de l'Est, non loin de Port Antonio et de Morant Bay, descendue des collines verdoyantes de Cockpit Country et des versants montagneux scarifiés de Clarendon ; ils ont parcouru des centaines de kilomètres depuis les régions littorales d'Ocho Rios et de Montego Bay. Vêtus d'atours royaux pour aller à la rencontre de leur divinité, les fidèles étaient parés de leur tenue sainte, enveloppés de la tête au pied du rouge, de l'or et du vert rutilants du drapeau éthiopien, le symbole adopté par les Rastafaris, porté par les frères rastas vêtus de dashikis, coiffés de tammys imbibés de pluie et parés d'insignes militaires, et par les sœurs rastas drapées de châles d'un blanc éclatant longs jusqu'aux chevilles et de bandeaux effrangés de glands. La météo ne les empêchait pas d'agiter avec dévotion des feuilles de palmier et de danser, comme en transe. Ici et là, ils brandissaient des portraits de Sa Majesté impériale, des photos géantes diligemment peintes de Son couronnement, ou des citations au pochoir de la résurrection du Christ, tirées des écritures, pour preuves de la légitimité de Hailé Sélassié. Nombre d'entre eux tenaient levés des banderoles et écriteaux vers le ciel, portant des messages à leur Messie :

BIENVENUE À NOTRE DIEU ET ROI  
GLOIRE AU SEIGNEUR CONSACRÉ,  
AU PLUS GRAND FILS DU GRAND DAVID  
POUR TOI JE VAIS PRIER LE TOUT-PUISSANT  
JAH VIENT BRISER LA RÉPRESSION  
POUR LIBÉRER LES CAPTIFS

On entendait des voix entonnant des psaumes de Rastafari, et le fracas des tambourins retentissait dans tout l'aéroport. De

temps à autre, un Rasta dans la foule beuglait aux cris de *Jah ! Rastafari !*, provoquant une clameur – *Jah ! Rastafari ! Jah ! Rastafari !* – qui éclatait comme un retour de boomerang et parcourait la masse des corps comme une vague. Des anciens, des Rastas au visage maigre venus de la Maison de Nyabinghi, soufflaient dans une corne de guerre incurvée, l'abeng, l'instrument sacré des Marrons jamais vaincus qui combattirent et vainquirent les colons espagnols, puis anglais. Les mugissements des cornes secouaient l'air chaud et humide.

C'étaient les réprimés et les opprimés de la nation, hors-la-loi et persécutés depuis la création du mouvement rastafari en 1930, quand un prédicateur de rue, un visionnaire, le dénommé Leonard Percival Howell, avait entendu l'appel de Marcus Garvey à se « tourner vers l'Afrique pour le couronnement d'un roi noir » qui serait le héraut de la libération noire. Howell avait suivi la trajectoire de la flèche de Garvey jusqu'à la mère patrie où il avait trouvé Hailé Sélassié, empereur d'Éthiopie, la seule nation africaine à n'avoir jamais été colonisée, et déclaré que Dieu s'était réincarné, en marchant au milieu d'eux sous l'apparence d'un homme noir, né Ras Tafari Makonnen. De cet homme sont nés à la fois un mythe et une montagne, un glissement culturel tellurique qui avait transformé le Rastafari en menace durable contre le monde colonial. Ce mouvement s'était durci autour d'une foi militante en une indépendance noire inspirée par le règne de Hailé Sélassié, un rêve de libération qui ne se réaliserait qu'une fois brisées les chaînes de la colonisation. Les Rastas seraient des bergers de la paix, qui aspiraient à une nation libre et à une diaspora africaine unifiée. Et bien que le mouvement rastafari ait été non violent, ses membres composaient la nation des moutons noirs, redoutés et méprisés par une société chrétienne encore sous domination britannique, forcés de vivre aux marges,

en parias. C'étaient des sans-terre et des sans-abris involontaires, leurs campements saccagés, leurs champs brûlés par un gouvernement au service de la Couronne. Quand Percival Howell avait construit Pinnacle, la plus grande commune rasta, une société pacifique et autonome, le gouvernement britannique l'avait rasée, étouffant ainsi le message d'unité et d'indépendance noire du mouvement. C'étaient les sans-emploi inemployables, les victimes constantes de la violence et de la brutalité étatique, ceux que le gouvernement emprisonnait et rasait de force, ceux que la police frappait avec la dernière brutalité. En 1963, quand un groupe de Rastas refusèrent de renoncer à leurs terres agricoles où ils vivaient et de céder aux expropriations gouvernementales, Alexander Bustamante, le Premier ministre blanc de l'époque, ordonna à l'armée de « rameuter tous les Rastas, morts ou vifs ! ». Cela déclencha une opération militaire dévastatrice, au cours d'un week-end de terreur, les communes rastas furent incendiées dans toute l'île, plus de cent cinquante Rastas furent traînés hors de leurs maisons, emprisonnés et torturés, et le nombre des tués demeure inconnu.

Pendant des décennies, on les avait traités de croquemittaines, de fous, on avait invoqué l'Homme au Cœur noir – une caricature assoiffée de sang inventée pour effrayer les enfants et les éloigner de Rastafari. Ils furent chassés de leurs foyers, abandonnés par leurs familles, et toutes les portes se fermaient devant eux. Ainsi, lorsque les Rastas se sont mis à lire les récits bibliques des persécutions et des luttes des Juifs, ils ont reconnu dans leur souffrance leurs propres persécutions. De ces psaumes de l'exil hébraïque est venu le nom qu'ont donné les Rastafari à l'État systématiquement raciste et aux forces impériales qui les avaient traqués, pourchassés et réprimés : Babylone.

Babylone, c'était le gouvernement qui les avait mis hors la loi, la police qui les avait roués de coups et mis à mort. Babylone, c'était l'Église qui les avait damnés et condamnés aux feux de l'enfer. C'était la botte de l'État qui leur écrasait la gorge, le pistolet du politicien dans le ventre. Le fouet de la Couronne sur la peau du dos. Babylone, c'étaient les forces violentes et sinistres nées de l'idéologie occidentale, le colonialisme et le christianisme qui avaient engendré des siècles d'esclavage et d'oppression des Noirs, et provoqué la corruption des esprits noirs. C'était la menace de la destruction qui s'insinuait encore maintenant, et pesait sur chaque famille rasta.

Or, en ce jour, Babylone ne pouvait stopper les Rastafari. En ce jour, tous affluaient avec la ferveur de l'espoir. Ils affluaient pour être entendus, pour être vus, pour être reconnus. Aujourd'hui, ils étaient venus voir Dieu toiser Babylone droit dans les yeux.

En signe de défi face aux costumes empesés et aux perles de la délégation des beaux quartiers de Kingston, et de désobéissance aux appels à la bienséance du gouverneur-général et du Premier ministre par intérim, les Rastas continuaient de danser et de chanter.

*Quand Dieu arrive, la pluie s'arrête ! s'exclamaient-ils.  
Quand Dieu arrive, la pluie s'arrête !*

Ils guettaient tous avec piété son avion dans le ciel obscurci.

À en croire la légende rasta, ce qui est survenu ensuite a été soudain. Tel un vent enflammé soufflé de l'Éden, sept colombes blanches ont surgi des nuages, et c'est dans leur sillage qu'a émergé la première pointe argentée de l'avion. La carlingue était blanche, ornée d'un bandeau rouge, or et vert, frappé en son milieu de l'insigne du Lion de Judée. Les

premiers feux du soleil se reflétaient sur l'appareil de l'empereur en approche, illuminant le ciel de Kingston tout entier, la pluie a cessé instantanément, et une clameur de pandémonium assourdissante a jailli du tarmac de Palisadoes.

Comme un cri de bataille arraché à un poème épique, un mugissement de voix hululées s'est emparé de tout l'aéroport ; dans la bousculade, des hommes trempés se sont catapultés au-dessus des têtes stupéfaites des soldats. Les Rastas ont aplati la zone délimitée des VIP, piétiné et souillé de boue le tapis rouge du Premier ministre pour tenter de contempler de plus près l'atterrissage de l'appareil. Les cœurs cognaient, les têtes flottaient, grisées d'irréalité, ils dansaient comme au premier jour de leur existence. Ils parlaient tous en langues, ils scandaient des cantiques enfiévrés gorgés de salive – *Saluez l'Homme !, Agneau de Dieu ! et L'heure de l'homme noir est à présent venue !* Leur jour était venu. Et à l'instant où les roues de l'avion ont enfin touché la piste, cent mille Rastas ont pris le tarmac d'assaut, se sont précipités sous le ventre et les ailes et, sans prendre garde aux roues en mouvement ou aux hélices encore en rotation, ils ont encerclé le quadrimoteur qui roulait vers sa place de parking. Ils se sont levés dans un seul et unique but, en fervent pèlerinage, pour s'attourer autour de l'oiseau argenté et l'enserrer de tous côtés, avides de toucher la main noire de Dieu.

Les croyants ont entouré l'appareil de toute part. « Dieu est avec nous. Fais-moi toucher l'ourlet de son vêtement », imploraient-ils. Jamais ils ne seraient aussi près de Sion, le nom qu'avaient donné les Rastafari à la fois à la promesse de libération et au sol d'Afrique, à cette terre où ils avaient pour destinée de se rapatrier, croyaient-ils. Les Rastas s'appuyaient contre la roue de l'avion impérial, fumaient des calices géants

de ganja, entonnaient des hymnes *Voyez comme Dieu arrête la pluie ! Voyez comme Dieu arrête la pluie !* Craignant pour sa sécurité, Hailé Sélassié, alors âgé de soixante-quatorze ans, ne sortait pas de l'avion et patientait depuis près de quarante-cinq minutes sur le tarmac. Quelques Rastas commençaient à s'agiter, en proie au doute. Incapable de convaincre Hailé Sélassié de débarquer, et préoccupé de la sécurité de l'empereur, le Premier ministre n'avait pas d'autre choix que de faire appel au chef des Rastas, Mortimer Planno, qui est monté à bord, les mains tremblantes. Les paroles échangées entre Planno et Sa Majesté restent claustrées, telle une relique perdue. Planno est ressorti supplier la foule de se calmer.

Enfin, la porte de l'avion impérial s'est ouverte. Lorsque Hailé Sélassié est finalement apparu sur le seuil, il a contemplé cette mer de croyants criant devant lui, et il a pleuré.

Les frères, les sœurs et les enfants rastas l'ont acclamé et ont fait de grands signes devant ses yeux embués. Sa Majesté impériale a descendu la passerelle de l'avion et répondu d'un geste souverain, sa main levée presque figée. Arrivé à la dernière marche, au lieu de poser son soulier sur le tapis rouge à moitié nettoyé conduisant vers le cortège de véhicules qui l'attendait, Hailé Sélassié a préféré mettre le pied sur la terre boueuse de la ville de Kingston. Ce choix a déclenché chez les Rastas un tonnerre d'acclamations et de chants – *Jah ! Rastafari ! Saluez l'homme !* Pour eux, c'était là une preuve éclatante de son humilité : dès son premier pas sur le sol jamaïcain, il foulait la même terre que celle sur laquelle ils marchaient, et non pas un tapis rouge de Babylone.

À la fin, ce récit sacré s'écrirait de lui-même. Parmi la foule qui sur l'île, en ce jour, attendait la fin de la pluie, une jeune chanteuse, Rita Marley, a prié toute la journée pour recevoir un signe de la divinité de l'empereur. Quand le cortège de

Hailé Sélassié est passé devant elle dans cette rue bondée de Kingston, il l'a regardée droit dans les yeux et lui a adressé un signe de la tête, avec un geste de la main, où elle a vu un stigmate noir au milieu de la paume. « C'est l'homme !, s'est-elle écriée. C'est lui ! » Quelques mois plus tard, à l'arrivée de son mari, Bob, de retour du Delaware où il avait rendu visite à sa famille, elle avait laissé pousser ses dreadlocks et les avait conduits tous les deux sur la voie de la plus ardente dévotion à Rastafaris, tant ils croyaient l'un et l'autre pouvoir diffuser le message de Sa Majesté impériale à travers la musique.

Ainsi se sont déroulées les bénédictions du Dieu vivant, ainsi ont-ils salué la présence de son cortège dans Kingston. Tout le long des rues, la masse des spectateurs débordait sur la chaussée, au beau milieu de la circulation, et se manifestait par des flots de cantiques et de récits populaires jamaïcains d'autrefois. Ces récits étaient tous plus insolites les uns que les autres, avec leur moisson d'épisodes porteurs de signes et de miracles. Le plus tristement célèbre de ces épisodes concernait les boîtes de cigares offertes par Hailé Sélassié à la délégation du Premier ministre et qui, croyaient les Rastas, n'étaient autres que des cercueils miniatures maquillés – preuve du décret annonciateur de ce que *Babylone doit tomber* –, l'exact opposé des sept médaillons d'or dont il avait fait présent aux dirigeants rastafaris : une preuve claire comme le jour de son approbation du Rastafari. Il y avait plus étrange encore : leur croyance fervente que le cercueil aux cigares de l'empereur avait ensuite provoqué la mort du Premier ministre, d'une hémorragie cérébrale, un an plus tard.

Quand l'empereur, qui était chrétien orthodoxe, a enfin pu siéger avec les dirigeants rastafaris, il leur a déclaré sans détour qu'il n'était pas Dieu. Au lieu de les en dissuader, son message a été largement perçu par les Rastas comme la